
Michael RINN, Nathalie NARVÁEZ BRUNEAU, dirs,
*L'Afrique en discours. Lieux communs et stéréotypes de
la crise*

Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Local et global, 2015, 186 pages

Alain Rabatel



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11736>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.11736

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2017

Pagination : 480-483

ISBN : 9782814305076

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Alain Rabatel, « Michael RINN, Nathalie NARVÁEZ BRUNEAU, dirs, *L'Afrique en discours. Lieux communs et stéréotypes de la crise* », *Questions de communication* [En ligne], 32 | 2017, mis en ligne le 10 avril 2018, consulté le 05 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/11736> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.11736>

Tous droits réservés

de justice, pas de paix, déclenché par les poursuites contre Dominique Strauss-Kahn (chapitre 18) et la « stratégie offensive » du même Dominique Strauss-Kahn dans ce qu'il présente comme son « repentir », superbe exemple d'émotion dite, montrée, et étayée, mais aussi de la complaisance étrange de la journaliste qui l'interviewe. Les suicides à France Télécom, de juin à août 2009, achèvent cette partie avec l'analyse d'un corpus qui porte sur une plus longue période et montre l'évolution de l'attitude des journalistes ; c'est le moyen de viser la responsabilité énonciative, mais aussi éthique et citoyenne des journalistes. C'est aussi le moyen de montrer comment le dispositif de l'hyperstructure confronte les points de vue.

La dernière partie est consacrée à la représentation des PDV, en un mot à la citation. Nous avons nous-même tenté de montrer, dans *Le Journal quotidien* (Jean-François Tétu, Maurice Mouillaud, Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1989), comment la citation non pas d'un énoncé, mais de son site (cas célèbre et typique de la feuille d'impôts de Jacques Chaban Delmas) valait pour preuve. Alain Rabatel reprend l'origine sémantique du *citare* latin (« convoquer ») pour montrer en quoi et comment la citation devient citation « à comparaître ». Il nous semble que les chapitres 14 et 15 auraient gagné à se trouver aussi dans cette partie, car il s'agit dans « Désintox » et toutes les déclinaisons du même modèle (voir *Arte* sous le même titre par exemple) de la dénonciation d'une fausseté. Ici, Alain Rabatel montre le rapport entre le discours rapporté/montré direct et le « discours d'escorte » (le commentaire disjoint) de Daniel Schneidermann et de son équipe d'*Arrêt sur images*, ce qui impose d'abord une analyse de la scénographie de la *Gazette*, admirablement conduite. C'est là que la citation à apparaître devient citation à comparaître. Ce chapitre est prolongé au suivant (chapitre 23) par une analyse « pragma-énonciative » centrée sur le photomontage constitutif de cette émission, et révélateur de la sur-énonciation qui la conduit. Alain Rabatel est particulièrement attentif aux « tensions entre le guidage interprétatif et la construction d'une communauté critique ouverte » (p. 299).

Une autre façon de citer revient à faire écho au PDV (absent) de son adversaire en lui opposant un contre-discours. C'est ce qu'analyse Alain Rabatel avec le manifeste « Pour des universités à la hauteur de leurs missions », en soulignant les limites de la notion de contre-discours.

Que faire en l'absence du point de vue d'énonciateurs absents ou muets ? C'est ce que montrent les deux derniers chapitres. Alain Rabatel analyse d'abord un

montage de citations que fait *Le Monde* à partir de réponses de huit personnalités à la question de savoir ce qu'est « être de droite » qui montre les avantages de la déliaison locuteur/énonciateur et du PDV. Et enfin une analyse assez virtuose du cas des caricatures muettes dans la presse qui cumulent les points de vue des caricaturés et du dessinateur. Ce chapitre, qui repose sur l'opposition entre dessins avec texte et sans texte, résumé, en quelque sorte, la position de chercheur d'Alain Rabatel : comment éprouver du *commun* dans la confrontation des PDV et la gestion de la conflictualité, comment comprendre et exprimer la volonté de comprendre l'autre, faire évoluer les PDV, mieux penser le complexe, et finalement répondre aux idéaux de justice et de liberté. C'est ainsi que se clôt la démarche d'Alain Rabatel, une approche des médias qui est à la fois « rationnelle, critique, et citoyenne » (p. 451).

Jean-François Tétu

Élico, université Lumière Lyon 2, F-69000

jf-tetu[at]orange.fr

Michael RINN, Nathalie NARVÁEZ BRUNEAU, dirs, *L'Afrique en discours. Lieux communs et stéréotypes de la crise*
Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Local et global, 2015, 186 pages

Cet ouvrage complète le volume *L'Afrique en images. Représentations & idées reçues de la crise*, co-dirigé par les mêmes auteurs (Paris, Éd. L'Harmattan, 2015). L'introduction de Michael Rinn (pp. 7-13) reprend très largement les contenus évoqués dans l'introduction au précédent ouvrage (invariabilité des discours, structure argumentative biaisée des discours sur l'Afrique, mêmes renvois aux sites de référence). L'auteur définit les lieux communs comme des principes régulateurs, utiles à la cohésion sociale, contreproductifs dès qu'ils ossifient la réalité (p. 8). Il évoque cette même ambivalence à propos des stéréotypes, qui médiatisent le rapport des individus et des groupes à la réalité sociale, positifs et indispensables pour appréhender cette dernière, la comprendre, avoir prise sur elle, négatifs s'ils se figent dans des schèmes idéalisants, ou, le plus souvent, dévalorisants, surtout dès qu'il s'agit de penser l'altérité. On le voit, la distinction entre les deux notions est ténue, ce que confirme la littérature sur la question, notamment l'ouvrage fondamental de Ruth Amossy et d'Anne Herschberg-Pierrot (*Stéréotypes et clichés*, Paris, Nathan, 1997). Il aurait sans doute été bienvenu d'exploiter ici les travaux de Georges-Élia Sarfati, relatifs aux relations entre sens commun, canon, vulgate, *doxa*, qui stratifient le sens commun, tout comme sur les distinctions entre *doxa* et idéologie, puisque l'ouvrage, comme le précédent,

insistait sur la notion d'idéologème (Georges-Élia Sarfati, « Analyse du discours et sens commun : institutions de sens, communautés de sens, doxa, idéologie », pp. 139-173, in : Guilhaumou J., Schepens P., dirs, *Matériaux philosophiques pour l'analyse du discours*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2011). Quoi qu'il en soit, l'auteur souligne qu'une thèse majeure de l'ouvrage est que si l'analyse des discours stéréotypés requiert la saisie des décalages entre réalité et ces mêmes discours, elle ne doit pas céder aux illusions qu'il suffit de les renverser ou de les ignorer pour accéder à une pensée plus juste de l'altérité, qui requiert, fondamentalement, un dialogue critique entre nous et les autres – et réciproquement (p. 9). L'auteur de cette note souscrit pleinement à cette remarque, même s'il est enclin à penser que les textes restent plutôt descriptifs et que la question du dialogue critique n'est pas frontalement traitée, un tel objectif requérant un dialogue interdisciplinaire qui ne se limite pas aux échanges entre les divers cadres théoriques des spécialistes du discours.

Le chapitre 1, « Parcourir les lieux autres. Crises africaines et altériorités occidentales », permet à Isaac Bazié (pp. 15-34) de lister un certain nombre de stéréotypes qui structurent le discours occidental sur l'Afrique et font de ce continent celui du Mal, de la Violence, des Ténébres. L'auteur fait d'abord référence à un certain nombre de travaux anthropologiques, dont ceux de Christoph Wulf, qui considère que la construction de l'identité passe par celle de l'altérité, appréhendée en tant que négativité du non-moi. Cette négativité – positive, en ce qu'elle est fondatrice du rapport à soi – peut néanmoins devenir mortifère dans des circonstances défavorables (concurrence, crises, etc.), entraînant alors une relation à l'autre négative, au plan axiologique (le moi est hypostasié, le non-moi réifié), au plan communicationnel (l'autre n'est pensé qu'à travers le conflit antagoniste), au plan encyclopédique (le savoir étant mis à contribution à des fins de domination) (Christoph Wulf, « L'Autre », *Parcours, passages et paradoxes de l'interculturel*, Paris, Éd. Anthropos, 1999). Cette altériorité, dans son principe neutre (p. 16), est en fait très vite axiologisée (p. 34). L'auteur évoque ensuite des lieux fondateurs de violence, pour les témoins comme pour les autres, lieux qui peuvent dès lors servir à toutes les projections imaginaires comme à la construction des appartenances, et qui contribuent à la fabrique des stéréotypes, en donnant le sentiment que tout avenir est barré (pp. 20-23). Cette fabrique est ensuite mise en relief à partir de l'œuvre du reporter Ryszard Kapuscinski, qui parcourt l'Afrique dans les années 50, au moment des conflits entraînés par la

décolonisation. Sa volonté de rendre compte sans stéréotypes de l'histoire du continent se heurte cependant aux attentes des lecteurs et des acteurs du champ médiatique ou littéraire. Dans le même temps, ces lieux de rupture peuvent se lire aussi comme le point de départ de lectures plurielles qui, sans oublier le passé, échappent à la tyrannie des stéréotypes et à imaginer un autre avenir. Dans le chapitre 2, « Topiques et contre-topiques sur l'Afrique. Le discours contesté de Nicolas Sarkozy à Dakar », à l'université Cheikh Anta Diop, le 26 juillet 2007, Marc Bonhomme (pp. 35-52) montre que ces discours occidentaux simplificateurs sont encore d'actualité et n'ont pas perdu de leur mordant. C'est en effet ce qui ressort du discours du tout nouveau président de la république, écrit par une de ses plumes favorites, Henri Guaino, licencié en Histoire et conseiller spécial du président. Mais, comme l'auteur le souligne, si Henri Guaino est le locuteur auteur du texte, Nicolas Sarkozy s'en fait pleinement l'énonciateur, en prenant totalement en charge (et avec quelle fougue et grandiloquence !) son contenu. L'auteur contextualise le pari argumentatif du nouveau président, venu « proposer » aux élites son projet d'Eurafric, qui requiert bien évidemment l'accord des dirigeants – ce qui implique de les flatter –, tout en leur montrant qu'ils n'ont guère le choix, ce qui implique de durcir leurs difficultés et d'atténuer les responsabilités de la France. C'est ainsi que Nicolas Sarkozy affirme avec force le refus de la repentance et procède à une reconnaissance ambiguë, diluée, des responsabilités françaises (pp. 39-46). Cette situation s'explique par le fait qu'à côté des destinataires que sont les élites africaines, il existe aussi un destinataire français – l'électorat de droite que le nouveau président a séduit en confortant « son credo identitaire, en réaffirmant le principe de la colonisation positive » –, sans compter un autre destinataire, la Chine, qui doit comprendre que la France veut reconquérir d'anciennes positions et ne plus voir son influence reculer (pp. 51-52). Pour atteindre son but, Nicolas Sarkozy se livre à une manipulation des topiques stéréotypées (réductionnisme de l'histoire à la seule temporalité évolutive, oublis sélectifs de pans entiers de l'Histoire de l'Afrique, aplatissement de la notion de mythe, utilisation biaisée de l'« intuitivité africaine », proche de la nature, artiste, etc.). L'analyse est passionnante, tout comme celle, plus limitée, des contre-topiques que suscita cette intervention. Outre le contre-discours d'Aminata Traoré, qui fait l'objet d'un traitement spécifique dans le chapitre 3, l'auteur cite notamment l'ouvrage dirigé par Makhily Gassama (*L'Afrique répond à Sarkozy*, Paris, P. Rey, 2008) qui offre une large palette de rhétoriques contre-argumentatives plus ou moins virulentes et

constructives (pp. 48-51). Nathalie Narváez Bruneau poursuit ces analyses, dans le chapitre 3, « L'Afrique humiliée. Une voix de femme s'élève : Aminata Traoré » (pp. 53-73). Elle y étudie, dans *L'Afrique humiliée*, la réponse polémique que l'auteure malienne adresse à Nicolas Sarkozy (Aminata Traoré, *L'Afrique humiliée*, Paris, Fayard, 2008), avec la recension des stéréotypes qui fondent cette vision dévalorisante de l'Afrique, de part et d'autre. Par ailleurs, en appui sur d'autres œuvres antérieures (Aminata Traoré, *L'Étau. L'Afrique dans un monde sans frontières*, Arles, Actes Sud, 1999 ; Aminata Traoré, *Le Viol de l'imaginaire*, Paris, Fayard, 2002), l'auteure analyse l'éthos de l'ancienne ministre de la Culture malienne, de la militante, qui utilise le je pour déconstruire des stéréotypes du groupe, depuis sa position singulière, tout en s'adressant à un *nous* (celui de tous les peuples d'Afrique, celui de toutes les femmes africaines, p. 68). L'adresse vise explicitement les Africains, mais l'auteure souligne à juste titre, vu le choix de maisons d'édition françaises, qu'il s'agit aussi de toucher les fractions éclairées et progressistes de la communauté française (p. 72).

Dans le chapitre 4, « Walter Rodney et l'Afrique. Un discours fondateur de la critique de l'impérialisme », Amzat Boukari-Yabara (pp. 75-91) revient sur les discours phares de l'historien britannique qui, dans les années 60 et 70 du xx^e siècle, dans le prolongement des travaux d'Édouard Saïd (*L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Éd. Le Seuil, 1980), Frantz Fanon (*Pour la révolution africaine*, Paris, Éd. La Découverte, 2006), Samir Amin (*L'Accumulation à l'échelle mondiale, la critique de la théorie du sous-développement*, Dakar/Paris, Ifan/Éd. Anthropolos, 1970), alimenta le discours anti-impérialiste contre les États-Unis. L'auteur montre combien les discours des pays occidentaux empiètent les stéréotypes, notamment sur les luttes intertribales, afin de justifier leur interventionnisme et le maintien de leur présence, cantonnant les populations à un rôle marginal. D'une certaine façon, les contre-discours des dominés, qui luttent pour leur libération, recyclent des manières de voir de leurs adversaires, à travers l'évocation de l'esclavage, des traites, des faits migratoires, de colonisation, de famine, de guerres.

Dans le chapitre 5, « Mais où est la tribu nord-africaine ? », Nassim Amrouche (pp. 93-110) montre que les théorisations de la notion de tribu (qui n'échappent pas à l'idéologie, comme le montre le chapitre précédent) représentent d'abord un enjeu ethnographique et sont récupérées par la politique coloniale des colons et reproduites par les colonisés. Toutefois, elles s'avèrent aussi, depuis peu, un lieu de résistance du mouvement kabyle. Cependant,

on ne saisit guère la contribution de ce texte, au demeurant intéressant, à la problématique de l'ouvrage. Benjamin Volff (pp. 111-128) – dont le nom est mal orthographié p. 12 – passe en revue un certain nombre de témoignages de voyageurs-écrivains (ou écrivains) dans le chapitre 6, « Les stéréotypes sur l'Éthiopie dans les sources françaises du xix^e siècle ». Ces personnes de statut très divers (explorateurs, missionnaires, aventuriers, historiens) ont une origine souvent bourgeoise ou noble, ce qui les incite à porter un regard condescendant sur l'Éthiopie. En effet, malgré la sympathie des Français pour ce pays chrétien ancien, qui a deux systèmes d'écriture et qui a su vaincre un concurrent, le colonisateur italien, à Adoua en 1896, ils ne cessent dans leurs témoignages de mettre en relief des Éthiopiens sales, cruels, hypocrites, paresseux, excessivement fiers, archaïques (pp. 120-124). Malgré l'admiration qu'ils portent au Négus Menelik II, ils n'envisagent de progrès que grâce à son influence, pour peu que l'empereur soit conseillé par des Européens, mieux, des Français... Le rapport ambivalent à l'Afrique, territoire d'altérité profonde et en même temps espace miroir de l'Europe, se voit on ne peut mieux à travers les reproches de conservatisme et d'immobilisme qu'ils adressent à l'Éthiopie, et qui sont précisément les défauts qui les ont fait quitter la France (p. 128)...

Les trois derniers chapitres étudient les stéréotypes dans la littérature africaine. Dans le chapitre 7, « D'Adiaffi à Beyala. Écrire (sur) le stéréotype », Eugène Nshimiyimana (pp. 129-142) propose une très intéressante analyse comparative de *La Carte d'identité* de Jean-Marie Adiaffi (Abidjan, Ceda, 1980) et de *Tu t'appelleras Tanga*, de Calixthe Beyala (Paris, Stock, 1988), dont les œuvres montrent que, si les stéréotypes de l'afro-pessimisme perdurent, ils cèdent du terrain devant des représentations d'une Afrique plus vivante, contradictoire, ce qui présuppose que les individus ne sont pas réduits aux discours de leur(s) communauté(s) d'appartenance. C'est ce que montre l'histoire du héros de Jean-Marie Adiaffi, le vieux Méléouman, mis en demeure, par les autorités coloniales, de prouver son identité, après avoir égaré sa carte d'identité, et qui transforme cette interrogation stigmatisante en une affirmation d'identité qui lui fait retrouver son peuple, tout en s'affirmant comme individu (p. 136). La même affirmation de soi fait l'objet de l'œuvre de Calixthe Beyala, à travers la revendication de la parole singulière et libre de deux femmes emprisonnées, Anna-Claude, la juive de quarante ans condamnée à l'errance par le racisme, et la jeune Tanga (17 ans), qui transmet son témoignage avant de mourir. Les deux femmes sont victimes de

préjugés racistes, intégristes, sexistes, notamment Tanga qui refuse le statut de coupable qu'on lui a infligé, depuis le viol paternel de ses douze ans, l'avortement qui s'en est suivi, puis la prostitution à laquelle elle s'est trouvée contrainte (p. 141). Les échanges entre les deux héroïnes permettent ainsi de s'affirmer comme sujet dans la revendication d'un langage qui refuse les mensonges et exige un rapport critique à la collectivité. Dans le chapitre 8, « Le stéréotype à l'épreuve d'une nouvelle esthétique », Jean-Pierre Fewou Ngouloure (pp. 143-156) étudie le roman d'éducation de l'écrivain camerounais Gaston Paul Effa, *Tout ce bleu* (Paris, B. Grasset, 1996). Cette œuvre raconte l'histoire d'un jeune Douo, arraché aux siens par une éducation à l'europeenne (puis en Europe), et qui cherche, par une sorte de « retour au pays natal » symbolique, à retrouver ses racines. La recherche d'un beau geste (p. 144), exprimant un fort souci esthétique et éthique, dans une langue elle-même très expressive, lui fait redécouvrir tout à la fois son continent, sa culture, son corps, ses émotions et ses perceptions atrophiées par une éducation religieuse paternaliste. Enfin, Christine Ramat (pp. 157-171), dans le chapitre 9, « Stéréotypes de la crise. Détournement grotesque sur la scène africaine », dresse un large panorama d'expériences théâtrales de résistance. Certes, la résistance n'est pas propre au théâtre, mais ce dernier l'exacerbe avec violence, comme le montrent les textes de *Rwanda 94*, production du Groupov, les œuvres de Sony Labou Tansi, avec leurs surenchères, celles Koffi Kwahulé, Kossi Efoui, avec leur spectacularisation, leur hyperthéâtralisation, celle de Wole Soyinka, avec les figures de la monstruosité. Toutes ces œuvres se rient de la crise en proposant un « catastrophisme jubilatoire » (p. 159), et mettent le rire en crise, non sans faire écho à un certain désenchantement.

Tous les chapitres de cet ouvrage se lisent avec un intérêt soutenu, même si le linguiste aurait souhaité des analyses linguistiques plus fines. Ils intéresseront le lecteur curieux de connaître une autre Afrique que celle de l'afro-pessimisme. Cependant, on ne peut se départir d'une certaine réticence, que l'on ressent particulièrement à la lecture du chapitre 4. L'article est intéressant, mais, sans faire de mauvais esprit, on ne peut manquer de se dire que les maux dont souffre l'Afrique ne sont pas non plus des créations ex nihilo des méchants capitalistes, et que, par conséquent, la relation entre la construction théorico-politique de la réalité et les stéréotypes mériterait d'aller au-delà du simple diagnostic pour comprendre à partir de quand une réalité se trouve schématisée, puis simplifiée outrageusement – Comment ? Pour qui ?, Selon quelles fins ?, Avec quelles conséquences pour les personnes

ou groupes ainsi stéréotypés ? – et à quelles conditions un contre-discours est lui-même prisonnier d'un certain rapport à la réalité qui empêche de mettre en place des actions et des collaborations positives. Cette question trouve des éléments de réponse explicites dans le chapitre 1, implicites ailleurs, sauf dans les trois derniers chapitres qui portent sur la déconstruction des stéréotypes. Mais on aimerait davantage pouvoir entrer dans la compréhension des mécanismes qui transforment une représentation schématique en un stéréotype. Par ailleurs, l'auteur de ces lignes, linguiste, est convaincu qu'une telle problématique, portant sur une réalité si complexe et si diversifiée que l'Afrique, devrait requérir des approches pluri- ou interdisciplinaires. Mais il est également persuadé que si la description linguistique n'épuise pas le problème, elle est cependant de nature à l'éclairer, à la condition de muscler la description et la théorisation linguistiques.

Alain Rabatel

Icar, Université de Lyon 1
Alain.Rabatel@univ-lyon1.fr

Michael RINN, Nathalie NARVAEZ BRUNEAU, dirs, *L'Afrique en images. Représentations & idées reçues de la crise*
Paris, Éd. L'Harmattan, coll. Eidos, 2015, 190 pages

Ce livre fait partie de la série consacrée aux « Discours d'Afrique », un réseau international fondé par Alpha Ousmane Barry, professeur de sciences du langage à l'Université Michel de Montaigne – Bordeaux 3. Le lecteur pourra ainsi se reporter à *Discours d'Afrique 1. Pour une rhétorique des identités postcoloniales d'Afrique subsaharienne* (Alpha Ousmane Barry, dir., Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2009) ; *Discours d'Afrique 1. Pour une sémiotique du discours littéraire postcolonial d'Afrique francophone* (Alpha Ousmane Barry, dir., Paris, Éd. L'Harmattan, 2009) ; *Discours d'Afrique 2. L'imaginaire linguistique dans les discours littéraires, politiques et médiatiques en Afrique* (Musani Ngalasso-Mwatha, dir., Pessac, Presses universitaires de Bordeaux, 2011) ; *Les Médias au Maghreb et en Afrique subsaharienne. Formes discursives, publics et enjeux démocratiques* (Marc Bonhomme et al., eds, Nancy, PUN-Éditions universitaires de Lorraine, 2015).

L'objectif de cet ouvrage est de « se demander pourquoi les discours publics francophones, pour donner une représentation des réalités historiques, économiques, sociales à la fois complexes et multiples de l'Afrique, empruntent à cette archive d'images susceptible de fournir des explications simples : les populations du Sahel concernées par la sécheresse, les orphelins des guerres civiles, les monceaux de cadavres du Rwanda,